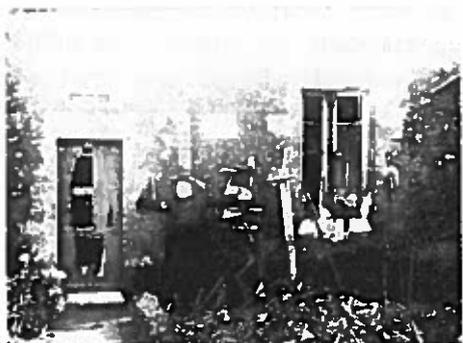


## L'église, l'archéologue et les éperons dorés

Tout commence encore en 1906 : les inventaires...  
et surtout : un beau mariage en Périgord

L'an passé, dans ces pages<sup>1</sup>, nous avons raconté comment, sous le mandat du maire Jacques Chamare<sup>2</sup>, une nouvelle mairie avait été construite et inaugurée en 1904 mais aussi comment en 1906, l'inventaire des biens de la fabrique de l'église de Bazoges avait été effectué après que la porte de la sacristie eut été enfoncée.



La photographie prise dans ces jours-là montrait le curé Ludovic Goulpeau, dans un décor dévasté : conséquence locale des mesures républicaines d'un gouvernement désireux de fonder le régime sur l'idée de laïcité.



Avec Jacques Chamare, nous avons rencontré la première municipalité bazogéaise dégagée des préoccupations catholiques et désireuse de relayer les volontés laïques de la III<sup>e</sup> République en particulier dans le domaine des écoles.

Jacques Chamare, maire de Bazoges de 1900 à 1912, photographie datée de 1921, studio Châtaigner, Bazoges-en-Pareds

Depuis 1848 et dans les années 1850, on vit s'opposer libéraux et notables royalistes ou conservateurs. A l'image de la France du XIX<sup>e</sup> siècle qui n'a cessé de tergiverser entre République et monarchies constitutionnelles, Bazoges hésitait alors à engager son avenir dans l'un ou l'autre « camp ».

Dans les années 1850, on sait que la partie la plus conservatrice du conseil municipal échoua à confier l'école communale de garçons à la congrégation des Frères de Saint-Gabriel.

Plus tard, Jacques Chamare et quelques notables républicains réussirent à imposer à cette partie du conseil conservatrice un projet immobilier ambitieux : la construction d'une école communale de garçons et une mairie. Le 4 avril 1904, le bâtiment fut inauguré par les représentants de l'Etat et de l'Education (Instruction Publique disait-on à l'époque) : le préfet Jules d'Auriac et l'inspecteur d'académie Jules Dequaire avec qui Jacques Chamare a beaucoup correspondu. Les personnalités du conseil engagées pour les écoles chrétiennes boudèrent évidemment cette cérémonie.



En ce début de XX<sup>e</sup> siècle, on voit bien s'opposer encore républicains et conservateurs.

Le préfet Jules d'Auriac, *La Vendée en 1900, dictionnaire biographique*, Editions pays et terroirs, Cholet, 2004, page 9

L'inspecteur d'Académie de la Vendée, *La Vendée en 1900, dictionnaire biographique*, Editions pays et terroirs, Cholet, 2004, page 62.



<sup>1</sup> *Bulletin municipal, Bazoges-en-Pareds*, n°36, janvier 2006, pages 84-98 : « 1904-1906 Au seuil des portes de Bazoges ».

<sup>2</sup> Le nom de famille du maire de l'époque s'orthographe bien avec un *e* et non un *d* à la fin. Je renouvelle mes excuses à Madame Marcelle Milet pour cette étourderie...

Le 3 mars 1906, jour des inventaires à Bazoges, quelques paroissiens fidèles assistaient leur curé lors de ce qui fut vécu comme une humiliation : la République faisait le compte des richesses de l'église... La dame de Velaudin, Madame de Pontlevoye, était au premier rang.

Les Pontlevoye comptent parmi les bienfaiteurs de l'église de Bazoges.



Installée au château de Velaudin, commune de Bazoges, dans les années 1850, cette famille est connue par les textes dès le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. On trouve un Simon Louvart, chevalier, à l'époque de Philippe le Bel. Hugues, son fils, « chevalier à penon et maréchal de l'ost » commandait « environ 8000 croisés au siège d'Afrique en 1389, d'après Froissart [et le roi de France] Charles VI lui concéda alors les armoiries que la famille porte depuis. » : *D'or à 3 têtes de maures de sable, tortillées d'argent.*<sup>4</sup>

Après 13 générations de service dans les armées, des alliances bretonnes, des carrières dans la marine et une seigneurie appelée Pontlevoye, les Louvart s'aventurèrent en Poitou au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Là, l'un d'entre eux épousa une demoiselle Jouffrion du Vergier<sup>5</sup>, ce qui les approcha de Bazoges... Pendant cent ans encore, les Louvart de Pontlevoye vécurent entre Réaumur, Saint-Philbert du Pont-Charrault (Piorin), et Bressuire ...

A Bazoges, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, ce sont eux qui soutinrent l'école privée de filles respectant le vœu de leur ancêtre Madame Jouffrion donatrice et bienfaitrice en 1849. En 1906, La châtelaine de Velaudin qui suivit les inventaires et accompagna le desservant de l'église est la veuve de Hugues Louvart de Pontlevoye (Velaudin, 1855-Velaudin, 1901) et la mère de Simon, né à Velaudin le 7 juin 1879<sup>6</sup>.

Château de Velaudin, *De châteaux en logis...*, Les archives de Guy de Raigniac, Nantes, 1989.



En 1906, le jeune Simon -il a 27 ans-, a déjà commencé sa carrière municipale. Son nom apparaît pour la première fois le 15 mai 1904 dans le procès verbal d'installation du conseil. Il marche ainsi dans les pas de son père, Hugues, longtemps conseiller municipal de Bazoges en Pareds<sup>7</sup>.

Simon Louvart de Pontlevoye, succédant à Jacques Chamare, fut en effet maire de Bazoges de mai 1912 jusqu'en mars 1971, pendant près de 60 ans.

<sup>3</sup> Les informations qui suivent sont issues du *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, 2<sup>de</sup> édition, Joseph Beauchet-Filleau, imprimerie Lussaud, Fontenay-le-Comte, 1972, volume VI.

<sup>4</sup> René Petiet, *Armorial poitevin...*, Niort, Clouzot, 1911, page 84.

<sup>5</sup> Il s'agit de Marie-Julie Jouffrion du Verger, fille de Marie-Pierre et de Marie Mingaud de la Ronde qui avait épousé le 4 septembre 1795 François-Marie Louvart, dit le chevalier de Pontlevoye, chevalier de Saint-Louis (Réaumur, 8/9/1756-24/2/1834). Que l'on ne soit pas étonné de retrouver les Jouffrion du côté de Velaudin. Luce Pervinquièrre et Simon Louvart de Pontlevoye étaient parents par cette famille si présente à Bazoges entre 1750 et 1850...

<sup>6</sup> Simon de Pontlevoye est décédé à Velaudin le 19 juillet 1973 dans sa 94<sup>ème</sup> année : « ...maire de Bazoges-en-Pareds depuis mai 1912 jusqu'au 28 mars 1971, il était chevalier de la légion d'honneur, officier national du Mérite, médaille de vermeil du service départemental et communal, etc. Ancien Combattant de la guerre 14-18, dans l'armée d'Orient... », extrait de l'article de nécrologie Presse Océan, 23 juillet 1973, dossier Jean Lagniau, Beaurepaire, Vendée, Aimablement communiqué par M. Jean Vincent, donjon d'Ardelay.

<sup>7</sup> Fils d'Adhémar de Pontlevoye (1831-1870) et de Aimée-Elina des Nouhes de la Cacaudière (1833-1923), Hugues de Pontlevoye était l'un des 16 conseillers municipaux à la veille de sa mort en 1901. Registre des délibérations, Archives municipales.

Dans l'automne de cette même année 1906, le 16 octobre précisément, au château de Fayolle, en Périgord, Simon épousa une belle demoiselle fortunée que les Bazogeais les plus anciens ont bien connue : Marie-Thérèse-Louise de Fayolle.

Celle qui devint alors Madame de Pontlevoye était la fille d'un marquis de Dordogne, membre de la Société Française d'Archéologie<sup>8</sup>, conservateur du musée gallo-romain de Périgueux au début du XX<sup>e</sup> siècle et délégué aux Monuments Historiques. Président de la Société Historique et Archéologique du Périgord, inspecteur général de la Société Française d'Archéologie, Gérard de Fayolle est l'auteur de nombreuses notices d'histoire et d'archéologie dans le *Bulletin de la Société Historique Archéologique du Périgord*, dans le *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de la Charente* ou encore dans le *Congrès Archéologique de France*. Pour l'histoire de Bazoges, après un séjour à Velaudin chez sa fille, le marquis archéologue laissa un article intéressant dans la *Revue du Bas-Poitou* sur la motte du Plessis-Bouchard<sup>9</sup>.



Le château de Fayolle, à Tocane-Saint-Apre (24 350), existe toujours. C'est un monument du XVIII<sup>e</sup> siècle, inscrit partiellement monument historique en 1969<sup>11</sup>.

Le service régional de l'inventaire d'Aquitaine nous décrit le château natal de Madame de Pontlevoye<sup>12</sup> : « Le château est composé de deux corps de logis [...]. [Il] abrite un théâtre privé ainsi qu'une chapelle. [Ce château a été construit entre le 3<sup>e</sup> quart du XVIII<sup>e</sup> siècle et le 4<sup>e</sup> quart XIX<sup>e</sup> siècle (années : 1766, 1893) suivant les plans des architectes Chauvin et Léon Drouyn.]

« La vieille forteresse médiévale dont la chapelle est mentionnée dès le XII<sup>e</sup> siècle est [ainsi] entièrement remplacée en 1766 par le château actuel. C'était un château fort reconstruit au XV<sup>e</sup> siècle. Chauvin en a vraisemblablement réutilisé une partie du plan. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il est augmenté de deux nouveaux pavillons latéraux et d'une nouvelle façade nord. Le château et une partie du domaine appartiennent aux marquis de Fayolle depuis l'élévation de la terre à ce titre en 1725. »

Outre le château familial, la commune de Tocane Saint-Apre, aujourd'hui bourg de 1500 habitants situé à mi chemin entre Périgueux et Ribérac<sup>13</sup>, dans la vallée de la Dronne, est riche de vestiges archéologiques comme le donjon de Vernode ou le château de Lavalade... De quoi faire naître des passions pour l'archéologie : comme celle de Gérard de Fayolle et de sa fille Madame de Pontlevoye.



<sup>8</sup> Ces informations biographiques ont été obtenues grâce au site gallica.bnf.fr et ses liens.

<sup>9</sup> « Archéologie Bas Poitevine Le retranchement ancien du Plessis-Bouchard », *Revue du Bas-Poitou*, 30<sup>ème</sup> année, 1<sup>ère</sup> livraison, Fontenay-le-Comte, H. Lussaud, 1917, vol. 30-31, pages 161-168 avec un croquis, 1917-1917.

<sup>10</sup> *D'azur au lion d'argent, armé, lampassé et couronné de gueules*, René Petiet, *op. cit.*, page 59

<sup>11</sup> Façades, toitures et parc sont inscrits (cad. B3 476) : inscription par arrêté du 14 octobre 1969, [www.culture.fr/public/mistral/merimee](http://www.culture.fr/public/mistral/merimee). Les renseignements sont tirés de la notice du service régional de l'inventaire d'Aquitaine 54, Rue Magendie 33074 BORDEAUX Cedex - 05.57.95.02.02, rédigée par Vincent Marabout, en 2000. <http://www.patrimoine-de-france.org>. Il existe plusieurs châteaux de Fayolle en France, deux voire trois semble-t-il en Périgord et un en Charente...

<sup>12</sup> Elle est née le 20 juillet 1885.

<sup>13</sup> Voir le site internet de la municipalité : <http://www.tocane-saint-apre.com>

## L'église : une 'masure' sans fondations...

En 1906, quand le percepteur de Mouilleron-en-Pareds, délégué par le directeur des Domaines de la Roche-sur-Yon, accompagné des gendarmes Roi et Pouvreau (Deux précautions valent mieux qu'une en ces temps agités !...) entrèrent dans l'église de Bazoges pour y faire les inventaires, les trésors étaient peu nombreux ...

Dévastée en 1794, la bâtisse héritée du Moyen Age n'a jamais bénéficié d'un vaste programme de restauration. Le clocher fut même dépourvu de cloche pendant plus de vingt ans, de 1793 à 1818<sup>14</sup>. L'église n'a vraiment été réhabilitée qu'en 1823 aux frais des bienfaiteurs Jouffrion<sup>15</sup>. A cette époque, on peut lire que « l'église est dans un état assez passable depuis quelques réparations faites par les habitants. L'édifice a été vendu, mais l'acquéreur le laisse à la disposition des habitants. Il sert habituellement à l'exercice du culte, et peut contenir 2500 individus »

Depuis cette époque les curés de Bazoges cherchèrent à restaurer leur lieu de culte. En 1867, Monseigneur Charles Théodore Colet (évêque de Luçon : 1861-1874), en visite pastorale à Bazoges raconte: « Nous avons trouvé une église à deux nefs construite sans projet (*sic* pour plan ?) bien arrêté et insuffisante pour contenir la population. Monsieur le curé [Michel Chauvin : 1865-1881] nous a entretenu d'un projet d'agrandissement qui devra être étudié par un homme de l'art mais que nous approuvons dans son ensemble ».

Les procès-verbaux des visites pastorales suivantes effectuées par Monseigneur Clovis-Nicolas-Joseph Catteau (évêque de Luçon : 1877-1915), tous les quatre ans de 1877 à 1900, sont toujours l'occasion de mêmes plaintes: « l'exiguïté de l'église ». Les curés proposèrent régulièrement de détruire l'église afin de la reconstruire à neuf sans y parvenir. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, on y est donc allé par petits coups de réparation : plafond (1842), clocher (1852), changement des bancs (1843)...

Armoiries de Clovis-Nicolas-Joseph Catteau, évêques de Luçon.



A partir de 1830, les curés ne sont plus les seuls maîtres du village avec les sieurs du Vergier. Il faut compter sur le désormais célèbre Alexandre Bonnaud, bourgeois aux idées libérales et maire



L'église vue du Sud au début du XX<sup>e</sup> siècle. Carte postale, librairie Poupin, Mortagne, sans date.

largement anticlérical. Il avait une dent contre le curé de l'époque, c'est sûr ! Parmi les affaires qui les ont opposés pendant des années, on peut citer celle-ci : en 1836, Bonnaud écrit au préfet pour lui faire part de ses doutes au sujet du financement du pavage de l'église. Il suspecte le desservant, le curé Mignet, d'utiliser l'argent du Conseil de la Fabrique pour le pavage de l'église alors qu'il avait écrit à l'administration qu'il le faisait à ses frais (lettre au préfet du 10 juin 1836)<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> Archives municipales. Le 25 octobre 1818, le maire Jouffrion se plaint au préfet dans une lettre « ...cette commune est tout à fait dépourvue [de cloches] depuis 1793. Epoque où elle furent enlevée au nombre de trois dont l'une pesait 2,000 £... ».

<sup>15</sup> Comme le rappelle l'inscription sur l'arc en ogive de la grande nef : « Cette église dévastée par l'impiété (*sic*) révolutionnaire a été réparée par Mr Jouffrion bienfaiteur chevalier de St Louis (1823) »

<sup>16</sup> Archives municipales.

Plus tard, en 1904, Ludovic Goulpeau, alors curé de Bazoges accueille à nouveau l'évêque de Luçon et rappelle avec lyrisme les velléités de ses prédécesseurs :

« ...quand je considère l'édifice dans lequel nous entrons, je suis plus qu'à demi confus. Je ne vous dirai pas comment un remueur de pierre comme feu M. Millasseau [curé de Bazoges de 1855 à 1865] n'a pas sur les ruines de cette mesure élevé un monument plus digne de l'hôte qui l'habite ; c'est pour moi qui l'ai connu en son beau temps un mystère que je ne m'explique pas, de même que je n'ai pas compris que M. Plessis [curé de Bazoges de 1881 à 1889] l'homme pratique par excellence ne se fût pas occupé activement de cette œuvre qui s'impose depuis si longtemps.



Ludovic Goulpeau, curé de Bazoges de 1902 à 1920

« Quant à M. Raffin mon cher prédécesseur immédiat [curé de Bazoges de 1889 à 1902] qui a toutes les aptitudes, sans excepter celle de bâtir grand et beau, vous savez mieux que moi, monseigneur [C'est lui qui fit bâtir le nouveau presbytère en 1893] comment il n'a pas mené à bonne fin un projet qu'il a pourtant beaucoup caressé. »<sup>17</sup>

Et le curé de s'interroger si lui-même pourra mieux faire et enfin donner à la paroisse un édifice du culte plus digne que cette « mesure » héritée du Moyen Age. On sait que non. Les nombreux projets restèrent dans les cartons : exemple celui de 1900 (projet de l'architecte Libaudière, La Roche-sur-Yon) et celui de 1904 (projet de l'architecte Libaudière, La Roche-sur-Yon)<sup>18</sup> Aucun curé des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ne pourra détruire et rebâtir une nouvelle église comme on l'a déjà vu.

Sur cette carte postale on voit l'intérieur dans son état de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. (Carte postale, noir et blanc, M. Chrétien et Fils, 15, rue Boisnet, Angers)



<sup>17</sup> Archives paroissiales, livre pastoral de Ludovic Goulpeau, 13 avril 1904.

<sup>18</sup> Archives paroissiales, carton n°1 dossiers I et II, 188-1969 et inventaire relié et dactylographié L. Delhommeau, Luçon, janvier 1988.

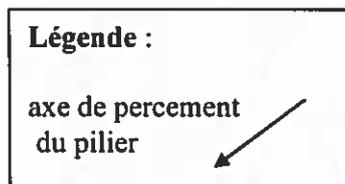
On peut voir la partie postérieure et décorée de l'autel qui surmonte verticalement la table, au fond du chœur. Il s'agissait d'un retable en bois décoré de sculptures et d'une peinture, le tout probablement datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. On remarque l'autel imposant recouvert de sa nappe sur lequel on voit des candélabres ainsi qu'un tabernacle. Sont visibles aussi à gauche et à droite du chœur des sièges de bois à dossier élevé : les stalles. Au-dessus de chacune d'entre elles, on aperçoit un tableau de forme arrondie et cruciforme. Ce sont deux des douze stations du chemin de croix en métal peint. On remarque aussi les statues placées en hauteur le long des murs du chœur et de la nef.

Un jubé ou plutôt une simple séparation de fer forgé clôt traditionnellement le chœur. Il rappelle que les deux espaces du sanctuaire sont bien déterminés : la nef est réservée aux fidèles et le chœur aux clercs. L'agencement traditionnel du mobilier du chœur rappelle la liturgie de l'époque qui place le prêtre dos aux fidèles.

Dans la nef principale, à l'angle du mur sud et de l'arc du chœur, on voit la chaire monumentale d'où le desservant s'adressait aux paroissiens le dimanche. Les bancs paraissent anciens et sont complétés par des chaises en leur extrémité dans l'allée principale. Enfin, un grand lustre est suspendu dans la partie du chœur la plus proche des fidèles.

Les pierres des arcs et des colonnes paraissent un peu noircies, sans doute par le temps et l'humidité. On a du mal à distinguer le pavage mais ce doit être celui de 1836, effectué sous le ministère du curé Mignet. Comme il était d'usage au XIX<sup>e</sup> siècle, on voit que les murs ont été passés à la chaux puis décorés de traits sombres de façon à montrer les lits successifs de blocs de pierre imaginaires.

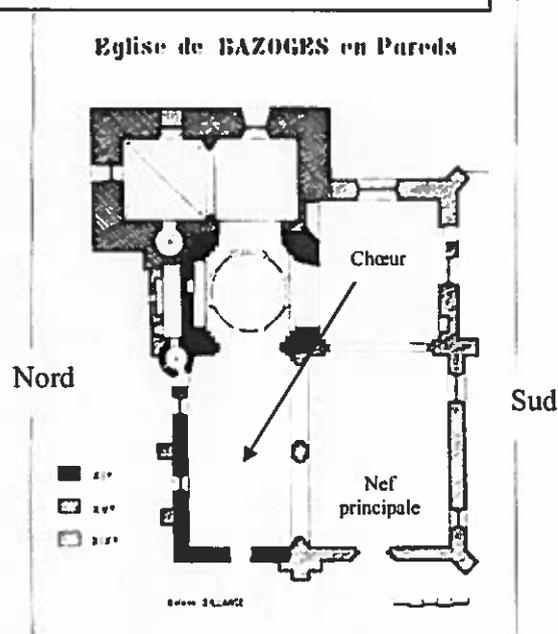
Cependant, le détail le plus surprenant n'apparaît pas au premier regard. Il faut bien observer l'image ou alors avoir été informé de cette particularité auparavant : au pied à gauche de l'arc brisé qui met en relation le chœur et la grande nef (sud), à moins d'un mètre de hauteur, on aperçoit une ouverture carrée : une sorte de fenêtre.



En 1958, dans une lettre à un historien local<sup>20</sup>, Madame de Pontlevoye donne un élément intéressant à propos du pilier « qui, fâcheusement, avait été percé d'une ouverture carrée... ». Elle précise que cette ouverture était « lézardée... ».

En 1958 en effet, et comme déjà cent ans plus tôt, l'église était en mauvais état. De plus, le pilier principal, celui qui supportait les arcs du chœur et du clocher était percé et

Michel Dillange, *Eglises et abbayes romanes en Vendée*, éditions Jeanne Laffitte, Marseille, 1983, plan et notice page 51-52.



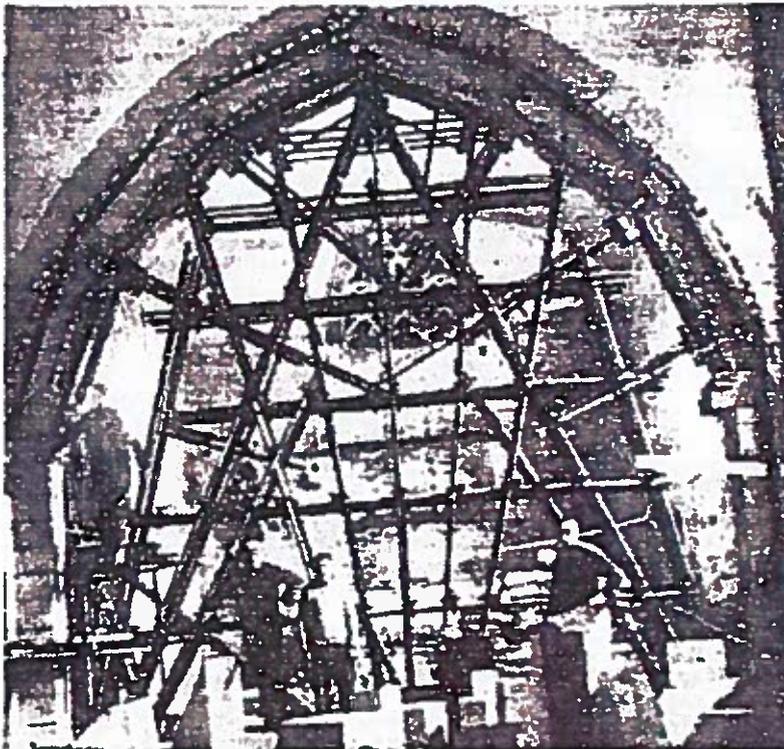
<sup>19</sup> C'est une supposition car à notre connaissance il n'y a pas de date permettant de situer l'œuvre.

<sup>20</sup> Lettre à Jean Lagniau en date du 18 septembre 1958, de Beaurepaire, président de l'association du Souvenir vendéen, de 1977 à 1991.

« lézardé ». Le percement ne devait en rien à la vétusté mais plutôt à un caprice humain. Cette ouverture carrée devait permettre de voir les fidèles de la nef nord depuis la place du curé.

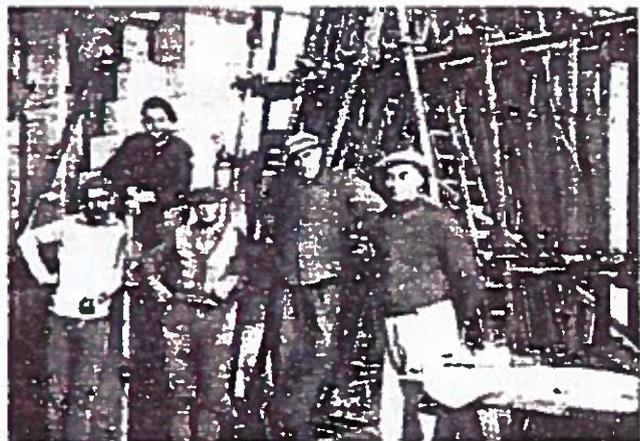
En revanche la lézarde observée par Madame de Pontlevoye avait de quoi inquiéter et effectivement, dès le 17 août 1958<sup>21</sup>, « l'église était fermée au culte pour restauration ». Seule une grande campagne de travaux pouvait remédier à la vétusté. Un curé volontaire de la fin des années 1950 et le financement de la municipalité car l'église est bâtiment communal depuis la loi de 1905 firent le reste. Ce qui a surtout permis l'intervention ce fut l'urgence d'une réparation de ce fameux pilier central qui menaçait de s'effondrer.

### Trois ans de travaux dans l'église ...



Une série d'articles du journal *La résistance de l'Ouest*<sup>22</sup> nous ramène à cette époque et nous explique la difficulté des travaux qui se déroulèrent de 1958 à 1962. « Les travaux furent délicats. Il fallut avec un échafaudage de tubes métalliques entretoisés soutenir la voûte (*sic* pour arc) de l'église pour reconstruire le pilier défaillant ». Une image illustrant un court article du même journal du 17 septembre 1958, malheureusement de qualité si mauvaise qu'on a pu ici la reproduire, montre qu'on avait entièrement enlevé la toiture, la charpente et les plafonds de l'église.

Un article du 24 janvier 1959 indique : « La restauration de l'église de Bazoges-en-Pareds n'a pas été une entreprise de tout repos car il a fallu prendre des mesures exceptionnelles de sécurité pour asseoir le clocher dont le pilier central était en partie sapé à la base. [...] L'état de vétusté était tel que l'on pouvait craindre le pire. Les entrepreneurs de Bazoges ne pouvaient assurer seuls le délicat travail de consolidation car il fallait que toutes les voûtes de soutènement voisines du



Reportage photo « RÉSISTANCE DE L'OUEST »

<sup>21</sup> Article, *La Résistance de l'Ouest*.

<sup>22</sup> Dossier Jean Lagniau, communication de Jean Vincent, donjon d'Ardelay, les articles de *La Résistance de l'Ouest* des 3 et 24 janvier 1959 sont particulièrement intéressants et largement cités ci-dessus. Les photographies qui les accompagnent sont de piètre qualité, n'ayant pas eu accès aux originaux.

clocher soient « calées » selon des données précises. C'est alors que M. Grossin, de Nantes, [...] vint avec un matériel spécial pour soutenir le clocher pendant la réparation du socle, miné par les ans. [Des] tubes, tels de grosses cordes d'un étrange instrument, ont jailli du sol vers les parois latérales et l'ogive. Boulonnés, entretoisés non sans harmonie, les 2000 m de tubes ont supporté brillamment, sans la moindre faiblesse, les 200 tonnes de matériaux que représentait la muraille du clocher, avec cloches et bâti. [...] Les maçons de Bazoges-en-Pareds MM. Albert et Brivet, ont refait entièrement l'assise du pilier défectueux. »



Fermée en août 1958, l'église ne devait rouvrir au culte qu'au début du mois d'avril 1961<sup>23</sup>.

Sur cette carte postale en noir et blanc, (M. Chrétien et Fils, 15, rue Boisnet, Angers) montrant l'intérieur de l'église restaurée, on voit le changement. La nouvelle église apparaît plus moderne, dépouillée et lumineuse. Seuls

ont été conservés les anciens tableaux du chemin de croix. Les statues ont été déplacées, le mobilier lourd et ancien (retable, chaire et bancs) ont été supprimés ou remplacés. Le chœur restauré s'ouvre à l'Est par une large baie munie d'un vitrail en l'honneur de Notre dame de l'Assomption, patronne de la paroisse offert par les bienfaiteurs Monsieur et Madame de Pontlevoye<sup>24</sup>.

Anticipant les mises à jour de l'Eglise face au monde moderne voulues par le XX<sup>e</sup> Concile œcuménique Vatican II (1962-1965), le nouvel aspect intérieur de l'église se veut donc moderne : l'autel s'est rapproché des fidèles et le prêtre officie désormais face à eux, en français.

Le jour du lundi de Pâques 1961, les travaux touchant alors à leur fin, une cérémonie religieuse s'est déroulée dans l'église afin de consacrer l'autel de la chapelle de la Vierge. La consécration de l'église elle-même ne se déroula que le 27 septembre 1962. Un article du journal *Presse-Océan* du 28 septembre de l'année suivante : 1962 en faisait état avec deux photographies.



C'est sous le ministère du curé Zénobe Roturier (curé de Bazoges de 1955 à 1964) que les travaux de restauration eurent lieu. Ce fut à

<sup>23</sup> *Résistance de l'Ouest*, « Cérémonie de consécration en l'église de Bazoges-en-Pareds », article du 6 avril 1961.

<sup>24</sup> Œuvre de l'artiste herminois résidant à Tours Van Guy, ce vitrail porte les armes des donateurs.

lui qu'alla la grande joie d'assister aux premières loges à la dédicace de la nouvelle église comme le raconte le supplément du n°20 de *l'Etoile de Bazoges en Pareds*. Ce bulletin paroissial de l'époque rend à César ce qui lui appartient : « Le Pasteur [M. Roturier] avait dit en arrivant à Bazoges qu'il n'accepterait pas d'être mieux logé que le bon Dieu. Il commence à se trouver à l'aise dans son vaste et beau presbytère, parce que sa vieille église est maintenant restaurée. »



Charles Gachet (1911-1984),  
*Les Vendéens grands voyageurs*, Somogy, éditions d'art, La Roche-sur-Yon, 1998, page 136.

Le chanoine Sarrazin, raconte avec précision les fastes de la consécration et de la messe pontificale qui suivit. Ce fut un enfant du pays, baptisé dans cette même église qui procéda à la consécration de la nouvelle église : Charles Gachet, évêques de Castries, à Sainte Lucie, une île des Antilles britanniques.

### Le trésor du pilier, comme un écho à la chevalerie médiévale...

Dans la lettre de Madame de Pontlevoye à Jean Lagniau, il y a plusieurs éléments importants. Elle écrit que le pilier était percé et lézardé et qu'il « ... reposait sur 2 rangs de sarcophages que le travail, ou leur position n'a pu garder intacts ».

A handwritten signature in cursive script that reads "Fayolle Pontlevoye". The signature is written in dark ink on a light background.

Ci-contre, Signature de Madame de Pontlevoye, 1958

Le pilier central de l'église paroissiale, celui sur lequel reposait tout l'édifice (on peut le voir sur le plan) n'était pas, comme on aurait pu le supposer, solidement établi sur le calcaire. Non ! Il reposait sur un cimetière antique ! De là à ce que certaines mauvaises langues du canton, prétendent que l'église de Bazoges n'avait pas de fondations, il n'y avait qu'un pas...qu'heureusement personne n'osa franchir...

Habitée aux travaux de son père archéologue et sans aucun doute, autrefois lectrice assidue et passionnée de ses longues descriptions d'antiquités périgourdines, Louise de Fayolle n'a pas pu ignorer le patrimoine culturel de Bazoges. A une époque il est vrai où la notion de patrimoine était bien moins développée qu'aujourd'hui, André Malraux inaugura justement en 1958 le premier ministère des Affaires culturelles, Madame de Pontlevoye était néanmoins une observatrice des restes archéologiques du chef lieu de sa commune.

La perspective de travaux dans l'église millénaire n'a pu que l'enthousiasmer. Dans la lettre que l'on a citée ci-dessus, elle livre déjà un renseignement dont les journaux ne parlent pas : la présence de sépultures et évidemment, la possibilité de découvertes intéressantes.

Malgré sa modestie, elle avoue pourtant dans la même lettre, se passionner pour les recherches historiques et elle précise qu'elle s'intéresse en particulier à l'histoire des seigneurs de Bazoges. Quand une découverte importante va avoir lieu, c'est à elle que l'on va naturellement s'adresser, en tant qu'épouse du maire de la commune peut-être mais surtout parce qu'elle est versée dans l'histoire et l'archéologie.

Près du pilier sapé et menaçant pour la communauté, on découvrit un objet peu ordinaire : une paire d'éperons dorés. Ce pilier reposait, comme l'a expliqué Madame de Pontlevoye, sur deux rangées de sarcophages. Les éperons furent trouvés « contre » ce pilier, dans une des sépultures.

Soigneusement enveloppée dans du papier soie et rangée dans une boîte de carton, la paire d'éperons dorés fut confiée à la municipalité à qui elle appartient toujours. De son écriture très droite, régulière et volontaire, Madame de Pontlevoye nota :

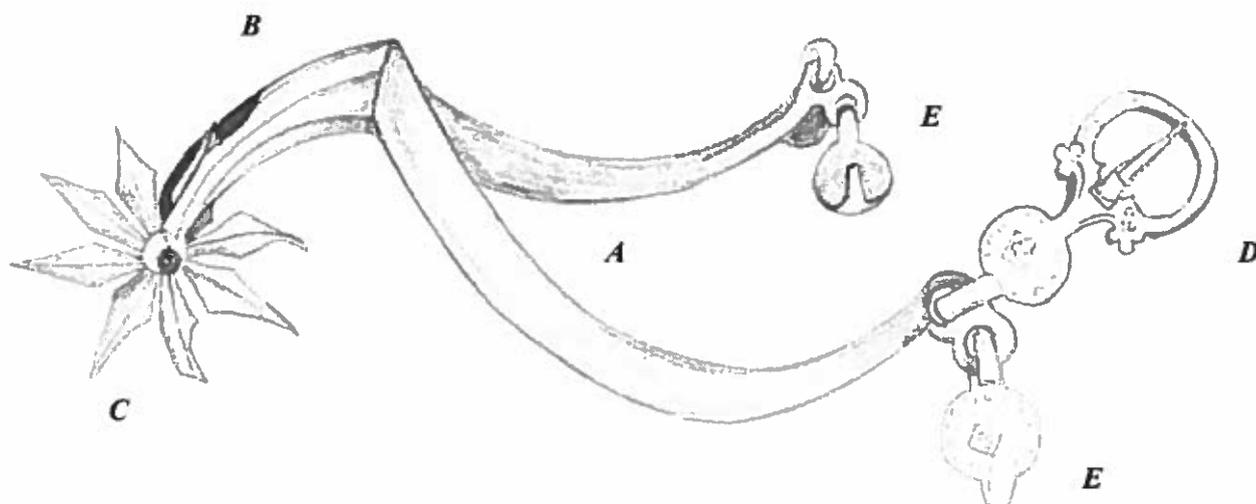
*« Mairie de Bazoges-en-Pareds.*

*Eperons dorés*

*trouvés directement dans la terre (contre le pilier jadis percé) dans l'église, lors des réparations de 1958.*

*Vert, de grisés à l'air, peu de jour après, vainement grattés et nettoyés à l'ammoniac.*

*NB. Seuls les chevaliers pouvaient porter des éperons d'or, -les écuyers n'avaient droit qu'aux éperons d'argent »*



D'une longueur totale de 17,5 cm, ces éperons sont composés de deux branches très courbées (A) de 8,5 cm. La tige (B), recourbée à l'opposé des branches, est terminée par une molette à huit branches (C) très acérées d'un diamètre de 4,25 cm. La molette servait à piquer les flans du cheval pour lui donner de l'allure. La courroie de coup-de-pied était attachée par une boucle décorée de trèfles (D). La courroie de sous-pied était accrochée à deux gourmettes (E) également décorées de trèfles.

Il est évident que ces éperons furent déposés là au moment de l'inhumation de leur propriétaire. Celui qui reposait là avait le droit de porter les éperons d'or et il s'agissait donc d'un chevalier. Aucune inscription ne permet cependant d'identifier le propriétaire de cette paire d'éperons.

A propos de l'histoire des sépultures, il faut dire qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, on prend l'habitude d'enterrer à l'intérieur même des églises les ecclésiastiques et les généreux



Cavalier, planche extraite de l'Encyclopédie médiévale, selon Viollet-Leduc.

donateurs.<sup>25</sup> C'est un pratique qui perdura jusque sous le règne de Louis XVI. Le 10 mars 1776, une loi interdit toute inhumation dans les églises et chapelles « *sauf exceptions prévues et limitées* ».

Ainsi à Bazoges, les registres paroissiaux qui subsistent, et qui ne remontent pas au-delà de 1737, dressent la liste des sépultures dans l'église. De 1738 à 1765, soit sur une période de 27 ans, onze personnes y ont été inhumées. La dernière sépulture qui eut lieu dans l'église de Bazoges date de 1771. Elle revêt un caractère particulier puisqu'il s'agit de la propre mère du curé qui mourut en odeur de sainteté<sup>26</sup>,

Les éperons dorés découverts en 1958 dans une des sépultures appartenaient sans doute à un chevalier de la fin du Moyen Age ou de l'époque moderne.

En usage dès l'antiquité, les éperons sont à une seule pointe conique et généralement courte

depuis l'époque de Charlemagne jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle que les éperons sont armés de molettes<sup>27</sup>. La forme très cambrée des branches quant à elle permettait depuis le XII<sup>e</sup> siècle d'épouser au mieux la morphologie du pied et de permettre une plus grande stabilité.

Éperon à branches incurvées, fixations à double rivet et pointe bipyramidale. XII<sup>e</sup> s.



A partir du XV<sup>e</sup> siècle cependant, il n'était plus nécessaire de donner aux branches des éperons la cambrure destinée à contourner les malléoles des chevilles car les jambes et les pieds des cavaliers étaient entièrement habillés de plaques de fer : les grèves. Postérieure au XIII<sup>e</sup> et antérieure au XV<sup>e</sup>, la paire d'éperons découverte dans le pilier serait sans doute à dater du XIV<sup>e</sup> siècle.

Éperon à branches droites, fixations à double rivet et pointe pyramidale. XI<sup>e</sup> s.



La découverte de la paire d'éperons est d'autant plus symbolique que l'église de Bazoges fut fondée comme beaucoup d'autres au XI<sup>e</sup> siècle, par des soldats.<sup>28</sup> Ces soldats à cheval appelés alors *milites*, en fait des chevaliers, s'approprièrent le pouvoir aux alentours de l'an mil alors que l'autorité royale déclinait depuis le IX<sup>e</sup> siècle. Fort de leur nouvelle autorité, les *milites* firent construire des oratoires, se plaçant ainsi sous la protection de Dieu.

« C'était comme si le monde lui-même se fût secoué et, dépouillant sa vétusté, ait revêtu de toutes parts une blanche robe d'église » selon l'expression contemporaine de Raoul Glabert moine vagabond et historien de l'an mil.

A Bazoges, vers 1090, les frères Luneau, « Tetbaudus [Lunel] [...] filius Tetbaudi Lunelli et omnes sui fratres » avaient fait construire une chapelle probablement dans l'enceinte de leur premier château. Ils donnèrent ce sanctuaire aux moines de Maillezais afin

<sup>25</sup> [www.ac-nantes.fr](http://www.ac-nantes.fr)

<sup>26</sup> Archives départementales de la Vendée, série 2 E 14. Il s'agit de l'inhumation du corps de « dame Magdeleine Pineau, veuve de feu messire Clément Palvadeau, laquelle est décédée d'hier à la cure de Bazoge âgée d'environ soixante quatorze ans munie des sacrements après avoir vécu depuis plus de trois ans d'une manière à édifier toute la paroisse temps quelle a passé chez son fils curé de ce lieu ». Acte du 12 juin 1771. Assistent à l'inhumation la famille ainsi que quatre confrères du curé Palvadeau, fils de la défunte.

<sup>27</sup> *Encyclopédie médiévale* d'après Viollet Le Duc, tome II *Le mobilier*, article « éperons » pages 310-313., édition Georges Bernage, 1978.

<sup>28</sup> Georges Duby, *L'an Mil*, « folio histoire », Gallimard, Paris, 1980, page

qu'il le desservent pour la communauté de villageois qui s'était réunie autour de leur autorité.<sup>29)</sup>

Les éperons sont un des symboles de la chevalerie au Moyen Age. Comme c'est le cas pour la paire d'éperons de Bazoges (belle facture et belle qualité du décor), l'esthétique des éperons était donc très soignée. « La littérature médiévale en fait un élément de la panoplie du chevalier au point qu'il apparaît dans l'adoubement » nous précisent les spécialistes<sup>30</sup>.

L'adoubement était une cérémonie pendant laquelle on remettait les armes à un chevalier. Elle figurait à l'origine l'entrée dans une élite guerrière. Cette cérémonie évolua au cours des siècles : elle fut ritualisée par l'église catholique puis elle prit ensuite une forte signification sociale. L'adoubement devint une promotion honorifique.

Jean Flori, historien spécialiste de la chevalerie, précise que « ...les romans de Chrétien de Troyes, dans les 8 mentions d'adoubement qu'ils contiennent, font référence 4 fois à la remise de l'épée, 3 fois aux éperons, 3 fois au bain précédant l'adoubement, une fois à la colée »<sup>31</sup>, sorte de coup sur le coup ou la joue de l'adoubé. Il rajoute que les textes du XII<sup>e</sup> siècle n'en disent pas plus sur la description de l'adoubement. Au XIII<sup>e</sup> siècle, « ... le chevalier auquel on chausse l'éperon droit [est un acte qui montre] l'importance de cet objet, témoin de la domination sociale du miles par l'équitation »<sup>32</sup>.



L'adoubement de Galaad, BNF Richelieu Manuscrits Français 120 , Fol. 522v, *Quête du saint Graal*, France, Paris, XV<sup>e</sup> siècle, gallica.bnf.fr

Enchâssés au cœur même de la fragilité de cette église, des éperons dorés furent trouvés au centre de la confusion. Ils rappellent l'origine historique et sociale de la fondation de l'église Notre dame de l'Assomption de Bazoges-en-Pareds, désormais édifice municipal, c'est-à-dire patrimoine commun à tous les Bazogais.

Accolée à son donjon, cette église fut d'abord modeste chapelle de château dédiée aux oraisons des *milités*. Le village de Bazoges et les villageois se groupant autour du nouveau pouvoir fort en firent ce qu'elle est à présent : un héritage de plusieurs siècles pendant lesquels chacun y apporta sa pierre, sa prière, les fleurs de son jardin, le fruit de son travail, son deuil, sa joie, son espérance, bref, une partie de soi.

Madame de Pontlevoye qui permit la conservation de cette discrète découverte archéologique s'éteignit au château de Velaudin le 19 mars 1973, précédant de quatre mois son époux avec qui elle avait vécu 67 ans. Qu'il me soit permis de leur dédier ces quelques pages de souvenir passé en leur compagnie.

A. Rouhaud

<sup>29</sup> Dons faits à l'abbaye de Maillezais, 1056 et 1090, édités par l'abbé Lacurie dans son *Histoire de Maillezais*, Fontenay-le-Comte, 1872 et plus récemment par Laurence Brousseau, sous la direction de Georges Pon, dans un mémoire de maîtrise présenté à l'université de Poitiers au cours de l'année 1994-1995, *Editions des actes de l'abbaye de Maillezais de ses origines à l'année 1082*, pages 66 et 67.

<sup>30</sup> Marie-Agnès Raynaud, Nicolas Portet, « L'équipement équestre des chevaliers. Archéologie des pratiques cavalières au Moyen Age », *Histoire et images médiévales. Thématique Chevaliers des guerre aux héros*, n°7, novembre, décembre 2006, janvier 2007, pages 50 à 55.

<sup>31</sup> Jean Flori, *La chevalerie*, éditions Jean-Paul Grisserot, Paris, mai 1998

<sup>32</sup> *Ibidem*, note 30.